

LES FORCES NATURELLES

INCONNUES – Tome II



PAR CAMILLE FLAMMARION

Selon l'édition originale

L'Armoire aux Sortilèges

TABLE DES MATIERES

	Pages
CHAPITRE VI – LES EXPÉRIENCES DU COMTE DE GASPARIN	3
CHAPITRE VII – RECHERCHES DU PROFESSEUR THURY	22
CHAPITRE VIII –LES EXPÉRIENCES DE LA SOCIÉTÉ DIALECTIQUE DE LONDRES.....	34
CHAPITRE IX – LES EXPÉRIENCES DE SIR WILLIAM CROOKES	43
CHAPITRE X – EXPÉRIENCES DIVERSES ET OBSERVATIONS	72
CHAPITRE XI – MON ENQUÊTE SUR L’OBSERVATION DES PHÉNOMÈNES INEXPLIQUÉS	87
CHAPITRE XII – LES HYPOTHÈSES EXPLICATIVES. THÉORIES ET DOCTRINES, CONCLUSIONS.....	103

Chapitre VI – Les expériences du comte de Gasparin

L'une des plus importantes séries d'expériences qui aient été faites sur les tables mouvantes est celle du comte Agénor de Gasparin, à Valleyres (Suisse), en septembre, octobre, novembre et décembre 1853, dont il a publié les procès-verbaux dans son grand ouvrage en deux volumes sur ce sujet¹. Ces séances peuvent être qualifiées de nettement scientifiques, car elles ont été conduites avec tous les soins désirables et sous le contrôle le plus sévère. La table qui a généralement servi se composait d'un plateau en frêne de 80 centimètres de diamètre, monté sur une lourde colonne, avec trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Le nombre des expérimentateurs était ordinairement de dix ou douze, et ils formaient la chaîne sur la table en se touchant par les petits doigts, de telle sorte que le pouce de la main gauche de chaque opérateur touchait celui de sa main droite, et le petit doigt de la main droite touchait celui de la main gauche du voisin. D'après l'auteur, cette chaîne est utile, mais non absolument nécessaire. La rotation se manifestait ordinairement après cinq ou dix minutes. La table soulevait un pied jusqu'à une hauteur variable et retombait ensuite. Ce soulèvement avait lieu même lorsqu'un homme très lourd se plaçait sur la table. On a obtenu aussi des rotations et des soulèvements sans le contact des mains. Écoutons, du reste, l'auteur lui-même.

C'est une question de fait que je veux résoudre. La théorie viendra plus tard.

Démontrer que le phénomène des tables tournantes est réel, et qu'il est d'une nature purement physique ; qu'il ne peut s'expliquer ni par l'action mécanique de nos muscles, ni par l'action mystérieuse des Esprits, telle est ma thèse. Je tiens à la préciser et à la circonscrire sur-le-champ.

Je ressens quelque satisfaction, je l'avoue, à opposer enfin des preuves sans réplique aux sarcasmes des gens qui trouvent plus commode de se moquer que d'examiner. Je savais bien qu'il fallait en passer par là, et qu'aucune vérité nouvelle ne devient évidente avant d'avoir été ridicule ; mais il n'en est pas moins doux d'atteindre le moment où les choses prennent leur place légitime et où les rôles cessent d'être intervertis. Ce moment aurait pu se faire attendre. J'ai longtemps craint que le phénomène des tables ne se prêtât à une démonstration scientifique et décisive ; qu'en donnant une certitude absolue aux opérateurs et aux témoins immédiats, il ne fournit pas d'argument irréfutable à l'usage du public. En présence de simples probabilités, chacun serait resté libre de conserver son opinion particulière ; nous aurions eu des croyants et des incrédules ; le classement aurait eu l'air de s'opérer en raison des tendances plutôt qu'en raison de la connaissance ou de l'ignorance des faits ; les uns se seraient rengorgés dans l'agréable sentiment de leur supériorité intellectuelle et les autres se seraient abandonnés de désespoir au courant des superstitions à la mode ; la vérité incomplètement démontrée aurait été traitée de mensonge, et, qui pis est, elle aurait fini par le devenir.

Grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi. Nos séances ont été de vraies séances, auxquelles ont été consacrées les meilleures heures du jour, et dont les résultats, vérifiés avec un soin minutieux, ont été consignés dans de véritables procès-verbaux.

J'ai ces procès-verbaux sous la main, et il me semble que je ne saurais mieux faire que de les prendre successivement, et d'emprunter à chacun d'eux les observations intéressantes qu'il peut

¹ *Des Tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits*, par le comte Agenor De Gasparin. Paris, 1854.

renfermer. Je suivrai ainsi une méthode historique qui racontera la vérité au lieu de la systématiser. Le lecteur nous suivra pour ainsi dire pas à pas ; il contrôlera mes diverses assertions en les comparant ; il se formera sa conviction lui-même, et jugera si mes preuves ont ce caractère de fréquence, de persistance, de développement progressif que n'ont jamais les fausses découvertes fondées sur quelque coïncidence fortuite et mal définie.

Voilà des prémisses qui promettent. On va voir que ces promesses seront tenues. Le premier procès-verbal porte la date du 20 septembre 1853. Auparavant, on avait eu de nombreuses séances, mais on n'avait pas cru nécessaire d'en noter les résultats. Voici en peu de mots quels étaient ceux auxquels les observateurs étaient arrivés.

« Ceux-là seuls ont une conviction invincible, écrit l'auteur, qui ont directement et fréquemment participé aux expériences, qui ont senti se produire sous leurs doigts ces mouvements d'une nature particulière que l'action de nos muscles ne saurait imiter. Ils savent, eux, à quoi s'en tenir, car ils ont vu la table se refuser parfois à toute rotation, malgré l'impatience des expérimentateurs et malgré leurs bruyants appels ; puis, ils ont assisté à son départ si doux, si moelleux, si spontané, à son départ qui s'opère, on peut le dire, sous les doigts qui l'effleurent à peine. Ils ont vu parfois les pieds, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne ; puis ils les ont vus d'autres fois accomplir des soulèvements francs, énergiques, venant au-devant des mains, n'attendant pas les ordres pour exécuter avec une vigueur presque effrayante des pensées à peine conçues. Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage, et dont aucun de nous ne pourrait imiter la prodigieuse délicatesse. Ils ont remarqué que la force des soulèvements n'est pas diminuée quand on dégarnit le côté du meuble qui devrait faire levier ; ils ont commandé eux-mêmes à la table de lever celui de ses pieds sur lequel reposent les seules mains qui composent la portion de chaîne subsistant encore, et le pied s'est levé aussi souvent et aussi haut qu'ils l'ont voulu. Ils ont suivi la table dans ses danses lorsqu'elle frappe la mesure avec un pied, avec deux, lorsqu'elle reproduit exactement le rythme de la musique qui vient d'être chantée, lorsque, se conformant de la façon la plus comique à l'invitation de danser le menuet, elle prend des airs de grand-mère, accomplit gravement un demi-tour sur elle-même, fait la révérence, et avance ensuite en tournant de l'autre côté.

La manière dont les faits s'accomplissent leur en a plus dit que les faits eux-mêmes ; ils ont été en contact avec une réalité qui ne se laisse pas longtemps méconnaître.

Les essais persévérants que nous avons tentés avant le 20 septembre nous avaient déjà conduits à constater deux choses principales : le soulèvement d'un poids que l'action musculaire des opérateurs était impuissante à remuer, la reproduction des nombres pensés. »

Voici les procès-verbaux publiés par le comte de Gasparin, ou, du moins, ce qu'ils contiennent d'essentiel. Comme l'auteur, nous les présenterons ici séance par séance. Le lecteur appréciera. Nous l'engageons à les lire avec la plus grande attention. Ce sont des documents scientifiques de la plus haute valeur, et tout aussi importants que les précédents.

Séance du 20 septembre

On a proposé l'expérience qui consiste à faire tourner et frapper la table lorsqu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes. Cet homme s'est placé sur elle ; les douze expérimentateurs, ayant soin de former la chaîne, y ont appliqué leurs doigts.

Le succès a été complet. La table a tourné ; elle a frappé plusieurs coups. *Puis elle s'est dressée entièrement*, de façon à renverser la personne qu'elle portait.

Qu'il me soit permis de consigner ici en passant une remarque générale. Nous avons eu déjà de

nombreuses réunions ; nos expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs jeunes femmes délicates, avaient agi avec une persévérance et une énergie peu communes ; leur fatigue physique à la fin de chaque séance était naturellement très grande ; il semble qu'on aurait dû s'attendre, par conséquent, à voir se manifester, au milieu de nous, quelques accidents nerveux plus ou moins graves. Si les explications basées sur les actes involontairement accomplis dans un état d'excitation extraordinaire avaient le moindre fondement, nous aurions eu des extases, presque des possessions, et en tous cas des attaques de nerfs. Or il n'est pas arrivé, en cinq mois de temps, malgré le caractère animé et bruyant de nos expériences, qu'aucun de nous ait éprouvé un seul moment le moindre malaise.

Il y a mieux : lorsqu'on est dans un état de tension nerveuse, on devient absolument impropre à agir sur la table. Elle veut être prise gaiement, lestement, avec confiance et autorité, mais sans passion. Cela est si vrai, qu'aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait, à cause des discussions publiques où j'étais engagé, de désirer trop fortement le succès et de m'impatiser en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table.

Séance du 24 septembre

Nous avons assez mal débuté, et nous pensions presque que le produit net de la journée se bornerait aux deux observations suivantes qui ont bien leur prix, en effet, et que notre pratique n'a cessé de confirmer. D'abord, il y a des jours où l'on ne peut rien faire, quoiqu'on soit aussi nombreux, aussi forts et aussi excités ; ce qui prouve que les mouvements de la table ne sont obtenus ni par la fraude, ni par la pression involontaire des muscles. Ensuite, il y a des personnes (celles entre autres qui sont malades ou fatiguées) dont la présence dans la chaîne n'est pas seulement sans utilité, mais nuisible ; dépourvues de fluide, elles semblent, en outre, empêcher sa circulation et sa transmission ; leur bonne volonté, leur foi à la table n'y font rien ; tant qu'elles sont là, les rotations sont faibles, les soulèvements sont languissants, les commandements ne s'achèvent pas, le pied placé devant elles est particulièrement atteint de paralysie ; priez-les de se retirer, et aussitôt la vie apparaîtra et tout réussira comme par enchantement.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir pris ce parti, que nous avons enfin retrouvé les mouvements francs et énergiques auxquels nous étions accoutumés.

Nous étions donc assez découragés, lorsqu'enfin l'épuration dont je parlais tout à l'heure a été essayée ; et aussitôt, quelle métamorphose ! Rien ne nous semble difficile ; ceux même qui, comme moi, réussissent médiocrement d'ordinaire, font frapper des nombres pensés avec un entier succès ou avec la légère imperfection assez fréquente d'un coup de trop, tenant au retard dans l'ordre mental qui doit arrêter les coups.

Voyant que tout allait à souhait et décidés à tenter l'impossible, nous entreprenons alors une expérience qui marque notre entrée dans une phase toute nouvelle et qui met nos démonstrations antérieures sous la garantie d'une démonstration irréfutable. Nous allons quitter les probabilités pour l'évidence. Nous allons faire mouvoir la table sans la toucher.

Voici comment nous y sommes parvenus cette première fois :

Au moment où la table était emportée par une rotation énergétique et véritablement entraînante, nous avons tous soulevé nos doigts à un signal donné ; puis, maintenant nos mains unies au moyen des petits doigts et continuant à former la chaîne à quelques millimètres au-dessus de la table, nous avons poursuivi notre course et, *à notre grande surprise, la table a poursuivi également la sienne* : elle a fait ainsi trois ou quatre tours !

Nous avons peine à croire à un tel succès ; les témoins de l'expérience ne pouvaient s'empêcher de battre des mains. Et ce qui n'était pas moins remarquable que la rotation sans contact, c'était la manière dont elle s'était opérée. Une ou deux fois la table avait cessé de nous suivre, parce que

les accidents de la marche avaient écarté nos doigts de leur position régulière au-dessus des bords ; une ou deux fois, la table avait repris vie, si j'ose m'exprimer ainsi, dès que la chaîne tournante s'était retrouvée dans un rapport convenable avec elle. Nous avions tous le sentiment que chaque main avait emporté par une sorte d'attraction la portion de la table placée au-dessous d'elle.

Séance du 29 septembre

Nous étions naturellement impatients de soumettre à une nouvelle épreuve la rotation sans contact. Dans le trouble du premier succès, nous n'avions songé ni à renouveler ni à varier cette expérience décisive. Depuis, nous y avons réfléchi ; nous avons senti qu'il importait de refaire la chose avec plus de soin, et en présence de témoins nouveaux ; qu'il importait surtout de produire le mouvement au lieu de le continuer, et de le produire sous la forme de soulèvements au lieu de se borner aux rotations.

Tel était le programme de la réunion du 29 septembre. Jamais programme n'a été plus exactement exécuté.

Avant tout, nous avons recommencé ce qui avait été obtenu le 24. La table étant en grande rotation, les mains s'en sont séparées et ont continué à tourner au-dessus d'elle en formant la chaîne. La table a suivi, faisant tantôt un ou deux tours, tantôt un demi-tour ou un quart de tour seulement. La réussite, plus ou moins prolongée, était certaine. Nous l'avons constatée plusieurs fois.

Mais on pouvait dire que, la table étant déjà lancée, elle conservait une certaine impulsion à laquelle elle obéissait mécaniquement, tandis que nous imaginions qu'elle obéissait à notre puissance fluidique. L'objection était absurde, et nous aurions défié qui que ce fût d'obtenir un seul quart de tour sans former la chaîne, quelle que fût la vitesse de la rotation imprimée ; nous aurions défié surtout qu'on parvînt à renouveler la course un moment suspendue. Cependant il est bon en pareille matière de prévenir les objections même absurdes, pour peu qu'elles soient plausibles ; et celle-ci devait paraître telle aux yeux de tout homme inattentif. Il fallait donc arriver à produire la rotation, en partant du complet repos.

C'est ce que nous avons fait. La table étant immobile ainsi que nous, la chaîne des mains s'en est séparée et a commencé à tourner lentement à un centimètre environ au-dessus de ses bords. Au bout d'un moment, la table a fait un léger mouvement, et chacun s'attachant à attirer par sa volonté la portion placée sous ses doigts, nous avons entraîné le plateau à notre suite. Les choses se passaient ensuite comme dans le cas précédent ; il y a une telle difficulté à maintenir la chaîne en l'air sans la rompre, sans l'écartier des bords de la table, sans aller trop vite et supprimer ainsi le rapport établi, qu'il arrive souvent que la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Néanmoins, elle s'est prolongée parfois pendant trois tours ou même quatre.

Nous nous attendions à rencontrer plus d'obstacles encore lorsqu'il s'agirait du soulèvement sans contact. Or, il en a été tout autrement ; et cela s'explique, parce qu'il n'y a pas ici de marche circulaire, et il est beaucoup plus aisé de maintenir la position normale des mains au-dessus de la table. La chaîne étant donc formée à quelques millimètres du plateau, nous avons ordonné à l'un des pieds de se soulever, et il l'a fait.

Nous étions dans le ravissement. Cette belle expérience a été maintes fois renouvelée. Nous avons ordonné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de résister aux témoins, qui avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre. Nous lui avons ordonné de se renverser entièrement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés, et l'eussent précédée à la distance convenue.

Tels ont été les résultats essentiels de cette réunion. Ils sont tels que j'hésite à mentionner à côté d'eux des incidents d'une importance secondaire.

Je dirai seulement, en passant, que la séance avait été très décourageante au début ; que non seulement il avait été nécessaire d'écarter quelques opérateurs nouveaux, mais que plusieurs des anciens étaient dépourvus de leur entrain habituel. La table obéissait mal ; les coups étaient frappés mollement et comme à regret ; les nombres pensés ne s'achevaient pas. Alors nous avons pris un parti dont nous nous sommes bien trouvés : nous avons persévéré, et persévéré gaiement ; nous avons chanté, nous avons fait danser la table, nous avons écarté la pensée des tentatives nouvelles, et insisté sur les opérations aisées et amusantes. Après un certain temps, les dispositions étaient changées, la table bondissait et attendait à peine nos commandements ; nous étions en mesure d'aborder les choses sérieuses.

Séance du 7 octobre

Longue réunion, très fatigante. Elle a été principalement consacrée à l'essai de divers mécanismes qui n'ont eu aucun succès : anneaux de métal, cadres de canevas ou de papier placés au-dessus de la table, plateaux pivotants, touches à ressorts. Soit que la vue des engins en question supprimât l'émission du fluide chez les opérateurs, soit que les engins eux-mêmes supprimassent sa circulation dans la table, soit enfin que les conditions naturelles du phénomène fussent troublées d'une autre manière, il est certain que les résultats ont été ou nuls ou contestables.

Une seule expérience nouvelle a réussi. Un plateau tournant sur pivot soutenait un baquet. Après l'avoir rempli d'eau, j'y ai plongé mes mains ainsi que deux autres opérateurs. Nous y avons formé la chaîne, nous nous sommes mis à tourner, en évitant de toucher le baquet ; et celui-ci n'a pas tardé à se mettre aussi en mouvement. La même chose a été faite plusieurs fois de suite.

Comme on aurait pu supposer que l'impulsion donnée à l'eau suffisait pour entraîner un baquet aussi mobile, nous avons procédé immédiatement à la contre-épreuve. L'eau a été agitée circulairement, et cela avec beaucoup plus de rapidité que lorsque nous y formions la chaîne ; mais le baquet n'a pas bougé. Reste à savoir, sans doute, si l'un de nous trois n'a pas touché intérieurement le baquet et n'a pu déterminer son mouvement. A cela je réponds, d'abord, que la manière dont nos mains étaient plongées prouvait jusqu'à l'évidence qu'aucun de nos doigts ne pouvait matériellement atteindre le fond ; ensuite, qu'ayant soin de faire la chaîne au centre, il n'était guère moins difficile que nous nous missions en contact avec les parois verticales.

Et cependant, le doute n'étant pas absolument inadmissible, je range encore cette expérience parmi celles dont je ne prétends faire aucun usage. Je veux me montrer difficile en fait de preuves.

Celle que fournit l'exécution des nombres pensés est toujours une des plus solides à mes yeux. Elle a eu cela de particulier, dans la séance dont je parle, que chacun des dix opérateurs à son tour a reçu la communication par écrit d'un chiffre, les autres ayant les yeux fermés. Or, sur les dix, un seul n'a pas obtenu une obéissance parfaite du pied qui lui avait été indiqué par des témoins fort soupçonneux. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra que les combinaisons de mouvements imprimés et de fraudes qu'exigerait un pareil résultat, dépassent de beaucoup le cercle des choses admissibles. L'objection a besoin d'inventer un prodige bien plus surprenant que le nôtre.

Revenons à la démonstration par excellence, au soulèvement sans contact. Nous avons commencé par l'opérer trois fois. Puis, comme on a pensé que la surveillance des témoins s'exercerait d'une manière plus certaine sur une petite table que sur une grande et sur cinq opérateurs que sur dix, nous avons fait venir un guéridon en sapin, que la chaîne réduite de moitié a suffi pour mettre en rotation. Alors les mains ont été levées, et *tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois* à notre commandement.

Séance du 8 octobre

Deux faits sont venus confirmer nos résultats précédents.

Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était à la gauche de l'opérateur, en dehors de son action musculaire. Or, le commandement ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, nous étions tous désolés, convaincus que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme bien que si l'ébranlement n'était jamais donné par les expérimentateurs placés en face du pied, il y aurait paru à cette heure-là. Nos nerfs étaient exaltés et notre impatience était au comble ; cependant aucun balancement ne se manifesta, et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était zéro. Le mouvement sans contact a été effectué deux fois.

A notre expérience de la table qui frappe en portant un homme, on avait objecté que cet boume pouvait se prêter au mouvement et même le provoquer en partie. Décidés à rechercher sérieusement la vérité, nous avons senti ce que l'objection avait de plausible et nous étions décidés à y faire droit. L'être vivant, intelligent (et par conséquent suspect), devait être remplacé par un poids inerte ; des cornues remplies de sable devaient être placées au centre précis de la table, sommée alors de montrer son savoir-faire.

Mais le jour était mal choisi. Après avoir posé, l'un sur l'autre, deux baquets pesant en tout 65 kilogrammes, il s'est trouvé que nous étions incapables de produire les soulèvements ; il a fallu se contenter de les continuer ; on a ôté les cornues, la table a été mise en mouvement, et les cornues, replacées pendant qu'il avait lieu, ne l'ont nullement arrêté ; elles ont été ballottées avec tant de force que le sable jaillissait de tous côtés. Le reste de la séance a été consacré à de nouvelles expériences sur la prétendue divination.

Lorsqu'on demande à la table de deviner une chose qui est connue d'un des membres de la chaîne, il arrive assez fréquemment et fort naturellement qu'elle devine. C'est l'opération des nombres pensés, ni plus ni moins. Lorsqu'on lui demande de deviner une chose qui est connue d'un des assistants, lequel ne fait pas partie de la chaîne, il arrive quelquefois qu'elle devine. C'est lorsque la personne en question est douée d'une grande puissance fluidique et peut l'exercer à distance. Nous n'avons rien obtenu de semblable ; mais d'autres ont réussi, et leur témoignage paraît trop bien établi pour pouvoir être révoqué en doute. Jusqu'à présent, on le voit, pas la moindre trace de divination ; action fluidique, rapprochée ou distante.

Si les tables devinent, si elles pensent, s'il y a là des Esprits, nous devrions obtenir des réponses concluantes dans le cas où personne ne connaît les faits ni dans la chaîne ni hors de la chaîne. Or, le problème ainsi posé, sa solution n'est pas difficile.

Prenez un livre ; ne l'ouvrez pas, mais invitez la table à lire la première ligne de la page que vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354. La table ne reculera pas ; elle frappera des coups et vous composera des mots. C'est ainsi, du moins, qu'elle a toujours agi à notre égard. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine ; c'est que ni ici ni ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun Esprit, si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette simple ligne. Je recommande l'expérience aux partisans des évocations.

Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie contenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à jouer, les tables se conforment exactement au calcul des probabilités, elles devinent juste autant que vous, que moi. Comme il s'agit de petits nombres dont on se fait une idée approximative, le cercle des combinaisons possibles est fort peu étendu ; l'esprit se fixe sur un chiffre qui a passablement de chances d'être vrai ; la proportion entre les échecs de la table et ses succès se trouve là ce qu'elle serait en dehors de toute divination miraculeuse.

Séance du 9 novembre

Avant d'entrer dans le récit de cette séance, remarquable entre toutes, je dirai que ni le thermomètre ni la boussole n'ont fourni la moindre indication intéressante. J'ai cru devoir le noter en passant, pour montrer au lecteur que nous n'avons pas négligé l'emploi des instruments qui sembleraient pouvoir mettre sur la voie d'une explication scientifique. En général, je passe cela sous silence, ainsi que les divers essais qui sont demeurés à l'état d'essais et n'ont conduit à rien de positif.

Notre premier soin a été de renouveler l'expérience du soulèvement d'un poids inerte. Cette fois il était convenu qu'on partirait toujours de l'immobilité absolue ; il s'agissait de produire le mouvement, et non de le continuer. Le centre de la table ayant donc été fixé avec précision, un premier baquet plein de sable et pesant 21 kilogrammes y a été placé. *Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur en a été donné.* On a posé ensuite un second baquet, pesant 19 kilogrammes, au centre du premier. *Ils ont été soulevés, moins aisément, mais très nettement l'un et l'autre.* Alors un troisième baquet, plus petit, et pesant 13 kilogrammes, a été ajouté au-dessus des deux premiers. *Les soulèvements ont eu lieu.*

Nous avons encore préparé d'énormes pierres pesant ensemble 22 kilogrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet. Après d'assez longues hésitations, *la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun de ses trois pieds,* elle les a levés avec une force, une décision et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité, déjà mise à tant d'épreuves, n'a pas pu résister à celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé à cette masse totale de 75 kilogrammes, *elle s'est brisée tout à coup,* et sa massive colonne s'est fendue du haut en bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge entière a croulé.

Je ne m'arrête pas à commenter une telle expérience ; elle répond à tout. Notre force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements qui ont eu lieu. Un poids inerte et sans complaisance aucune avait remplacé la personne dont on avait craint la complicité. Enfin, les trois pieds s'étant dressés, chacun à son tour, on n'a pas la ressource d'insinuer que nous avons fait porter le poids d'un côté plus que de l'autre. Notre pauvre table ayant été blessée au champ d'honneur et ne pouvant être guérie à l'instant même, nous en avons pris une nouvelle qui lui ressemblait beaucoup. Elle était cependant un peu plus grande et un peu plus légère.

Restait à savoir si nous allions être obligés d'attendre qu'elle fût chargée de fluide ; l'occasion était belle pour résoudre un problème important : où réside le fluide ? Dans les opérateurs, ou dans le meuble ? La solution a été aussi prompte que décisive. A peine nos mains formant la chaîne étaient-elles posées sur la seconde table, qu'elle tournait avec la rapidité la plus imprévue et la plus comique. Evidemment le fluide était en nous, et nous étions libres de l'appliquer successivement à diverses tables.

Nous n'avons pas perdu de temps. Dans les dispositions où nous nous trouvions, les mouvements sans contact devaient réussir mieux que jamais. Nous ne nous trompions pas en le supposant.

Les rotations sans contact ont d'abord été opérées, au nombre de cinq ou six.

Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. La chaîne, formée à quelques millimètres au-dessus du plateau, s'arrange pour marcher dans le sens où le mouvement doit avoir lieu, les mains les plus rapprochées du pied appelé à se dresser sont en dehors du plateau, s'en rapprochent et le dépassent graduellement, tandis que les mains placées vis-à-vis et qui s'étaient avancées d'abord vers le même pied s'en écartent en l'attirant. C'est pendant cette progression de la chaîne, pendant que toutes les volontés sont fixées sur une tache particulière du bois et que les ordres de soulèvement sont proférés avec force, que le pied quitte le sol et que le plateau suit les mains au point de se renverser si on ne le retient.

Ce soulèvement sans contact a été reproduit trente fois environ. Nous l'avons exécuté successivement par chacun des trois pieds, afin d'ôter tout prétexte à la critique. Nous avons, de

plus, surveillé les mains avec une attention scrupuleuse ; si l'on veut bien observer que cette surveillance s'est exercée sur trente opérations sans surprendre le moindre contact, on en conclura, je pense, que la réalité du phénomène est désormais placée au-dessus de toute contestation raisonnable.

Séance du 21 novembre

Ce qui a caractérisé cette séance, c'est l'absence de la personne qui dispose parmi nous de la plus grande autorité sur la table². En opérant sans elle, nous avons été mis à même de constater deux choses : la première, qu'on ne se passe pas impunément d'un expérimentateur hors ligne ; la seconde, qu'on peut cependant s'en passer à la rigueur, et que le succès, quoique moins brillant alors, n'est pas impossible. Je souligne ce dernier point, ainsi que les modifications fréquentes de notre personnel, à l'adresse des gens soupçonneux qui, ne connaissant pas la valeur morale des personnes dont il s'agit, seraient disposés à mettre sur le compte de leur habileté des résultats auxquels elles contribuent essentiellement.

Le phénomène est d'une nature mixte, une posture déterminée et une course circulaire ne suffisent nullement à le faire naître. Il y faut encore et surtout la volonté.

Notre volonté s'étant enfin mise de la partie, et la pression musculaire ayant cédé la place à la pression des commandements, la rotation fluide est arrivée après cinq ou six minutes de concentration de nos pensées. Nous sentions bien qu'il nous manquait quelque'un d'important et que nous ne possédions pas toute notre puissance ordinaire ; cependant nous étions décidés à réussir, même au prix d'une plus grande fatigue morale. Nous avons donc attaqué de front la grande difficulté, les mouvements sans contact. Les rotations sans contact ont été obtenues trois fois. Je dois ajouter qu'elles étaient très incomplètes ; un quart de tour ou demi-tour tout au plus.

Quant aux soulèvements sans contact, le succès a été plus décisif ; mais il a été acheté au prix d'une dépense de force très considérable. Après chaque soulèvement, nous étions forcés de nous reposer, et lorsque nous avons atteint le chiffre de neuf, il a bien fallu nous interrompre, car nous succombions à la lassitude. Il faut avoir passé par de telles expériences pour savoir ce qu'elles exigent d'attention et d'énergie, à quel point il est indispensable de vouloir, de vouloir absolument que tel nœud du bois de la table suive les doigts étendus qui l'attirent à distance.

Quoi qu'il en soit, notre tentative avait été couronnée de succès, et nous pouvions terminer la séance par des exercices moins épuisants.

L'idée nous est venue alors de nous essayer sur une grande table à quatre pieds. On avait souvent prétendu que les guéridons à trois pieds se prêtaient seuls à nos opérations ; il était temps de fournir la preuve démonstrative du contraire. Nous avons pris en conséquence une table dont le diamètre a 1,16m, et dont une moitié, indépendante du pied qui la supporte quand il est tiré, se replie à volonté.

A peine nos doigts y étaient-ils placés que déjà elle se livrait avec grand fracas à une rotation dont la vivacité nous surprenait nous-mêmes. Elle montrait ainsi que les tables à quatre pieds n'étaient pas plus rebelles que d'autres. Elle fournissait en outre un nouvel argument en faveur d'une de nos observations précédentes : le fluide est dans les personnes et non dans les meubles. En effet, le mouvement s'était produit presque immédiatement, et avant que la grande table pût être considérée comme chargée.

Il s'agissait ensuite de faire frapper des coups par ses différents pieds. Nous avons commencé par ceux qui adhèrent à une moitié du plateau. Trois pieds sont dans ce cas. Ils se levaient deux à

² Celle que, bientôt après, on a qualifiée de médium.

deux avec une force telle qu'au bout d'un moment une des roulettes volait en éclats³. Or, on se ferait difficilement une idée de l'intensité qu'aurait dû acquérir l'action frauduleuse des doigts pour faire levier sur un meuble aussi lourd, et pour le lancer à cette hauteur.

Restait le pied indépendant du plateau. Nous pensions qu'il obéirait aussi bien que les autres : eh bien ! Non : en vain avons-nous prodigué les invitations les plus pressantes, jamais il n'a consenti à se dresser, soit en compagnie de son voisin de droite, soit en compagnie de son voisin de gauche. Nous avons supposé alors que cela tenait aux personnes placées auprès de lui ; nous avons changé la situation respective des membres de la chaîne. Inutiles efforts ! Toutes les combinaisons venaient échouer successivement.

Nous tirions déjà de grandes conséquences de ce fait. Mais, comme il a été démenti plus tard, comme le pied rebelle a parfaitement obéi dans une autre réunion, je ne ferai pas confiance de nos raisonnements au public ; je le prierai seulement de remarquer deux choses : d'abord le soin que nous avons pris constamment de vérifier plusieurs fois les choses avant de les affirmer ; ensuite l'impossibilité de recourir aux explications tirées de l'action musculaire. Cette action s'exerçait aussi aisément pour soulever le pied indépendant que pour soulever les pieds collés ; et cependant, par une raison inconnue, mais évidemment étrangère aux lois de la mécanique, les derniers seuls ont consenti à se mouvoir.

Séance du 27 novembre

Nous étions au grand complet ; mais deux ou trois opérateurs étaient légèrement indisposés. En somme, et quelle qu'en fût la cause, la réunion n'a guère été remarquable que par l'absence presque totale de puissance fluidique. Un seul moment, nous en avons eu un peu. Une demi-heure d'action et deux heures et demie d'inertie, voilà notre bilan.

Rien n'était lamentable et curieux en même temps, comme de nous voir autour des diverses tables, passant de l'une à l'autre, leur ordonnant les choses les plus élémentaires, et ne pouvant obtenir qu'une rotation languissante, qui finissait elle-même par s'arrêter entièrement.

Séance du 2 décembre

J'aurais été fâché de clore mon récit par un souvenir aussi peu brillant. Par bonheur le dernier de nos procès-verbaux me donne le droit de laisser une tout autre impression au lecteur.

Nous étions bien disposés ; le beau temps y contribuait peut-être, et ce n'est pas la seule fois que j'en ai fait la remarque. Ce qui est certain, c'est que les mêmes personnes qui, le 27 novembre, n'avaient eu qu'une demi-heure de succès et avaient passé le reste de leur séance à solliciter en vain de pauvres rotations manquées ou des coups languissants, gouvernaient aujourd'hui la table avec une autorité, une prestesse, et, si j'ose le dire, une élasticité d'allures qui ne laissaient rien à désirer.

La grande table à quatre pieds a été mise en mouvement, et cette fois la facilité avec laquelle le pied non collé a soulevé sa portion de plateau, a prouvé que nous avons eu raison de ne pas tirer de son précédent refus des conclusions trop définitives. Chaque fois que nous cherchions à soulever sans contact la portion de la table la plus éloignée de moi, je sentais le pied dont j'étais voisin se rapprocher graduellement et s'appuyer contre ma jambe. Frappé de ce fait, qui s'était renouvelé à plusieurs reprises, j'en ai conclu que la table *glissait en avant*, n'ayant pas assez de force pour se dresser. Nous exercions donc sur ce gros meuble une action sensible, sans le

³ C'est la seule table à roulettes dont les opérateurs se soient servis.

toucher en aucune façon.

Afin de mieux m'en assurer, j'ai quitté la chaîne et j'ai observé la marche des pieds de la table sur le parquet. Elle variait entre quelques millimètres et plusieurs centimètres. Ayant essayé ensuite de replier sans contact la portion mobile d'une table à jeu recouverte en drap, nous avons obtenu le même résultat. Le plateau ne cédait pas à notre influence ; mais la table entière se portait en avant dans le sens du mouvement ordonné. Or, je dois ajouter que le glissement était loin d'être facile, car le parquet de notre salle d'expériences est inégal et raboteux.

Il n'est pas moins intéressant de noter ici le moment où la marche a lieu d'ordinaire. C'est précisément le même où a lieu le soulèvement sans contact, quand il s'opère. Lorsque la portion de la chaîne qui pousse vient de dépasser le bord du plateau où elle rentre, et lorsque la portion de la chaîne qui tire vient d'en franchir le milieu en faisant retraite, alors se manifeste, ou le mouvement ascensionnel, ou, à son défaut, le *glissement*. Notre puissance fluidique est donc à son maximum, juste à l'instant où notre puissance mécanique est à son minimum, où les mains qui poussent ont cessé de pouvoir agir (en supposant la fraude) et où les mains qui tirent ne peuvent pas agir encore.

Revenons à notre table ordinaire ; nous avons essayé de produire les rotations et les soulèvements sans contact. Le succès a été complet. Ces procès-verbaux ont plus de valeur que toutes les dissertations. Ils montrent l'irréfutable réalité du soulèvement, non pas total, mais partiel, de la table, se tenant obliquement, posée sur deux pieds seulement. Ils montrent aussi les rotations et les soulèvements *sans contact*, ainsi que les glissements sous l'influence d'une force naturelle inconnue.

Soulèvements de la lourde table, chargée, de plus, d'un homme pesant 87 kilogrammes, ou de baquets de sable et de pierres pesant 75 kilogrammes. Aucune dénégation de ces observations ne peut être admise. Il en est de même des mouvements de la table dansant suivant le rythme de certains airs, de ses renversements, de son obéissance aux ordres donnés. Ces faits ont été observés comme les faits mécaniques, physiques, chimiques, météorologiques, astronomiques.

A ces rapports, j'ajouterai encore ici une expérience supplémentaire signalée dans la préface du livre du comte de Gasparin. La voici :

« Des savants distingués auxquels j'avais communiqué les résultats obtenus s'étaient accordés à me répondre que les soulèvements sans contact auraient le caractère d'une preuve absolument certaine, si nous parvenions à les constater par un procédé matériel. Répandez, m'avaient-ils dit, de la farine sur la table au moment où toutes les mains viennent de s'en séparer ; opérez ensuite un ou plusieurs soulèvements ; assurez-vous enfin que la couche de farine ne porte la trace d'aucun attouchement, et il n'y aura plus un seul mot à vous objecter. »

Eh bien ! C'est précisément cette expérience que nous venons de faire avec succès et à diverses reprises. Qu'on me permette quelques détails. Nos premiers essais avaient fort mal réussi. Employant un tamis à gros trous qu'il fallait promener sur la table entière, nous avions le double inconvénient, d'abord de suspendre pendant trop longtemps et d'annuler en conséquence l'action des opérateurs, puis de répandre une couche de farine beaucoup trop épaisse. L'élan des volontés était amorti, l'action fluidique était gênée, le plateau était refroidi, rien ne marchait. L'effet était même tel, que la table ne nous refusait pas seulement des soulèvements et des rotations sans contact, elle nous refusait presque les soulèvements et les rotations ordinaires.

L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous possédions un de ces soufflets dont on se sert pour souffrir les vignes attaquées par l'oïdium. Au lieu de fleur de soufre, on y mit de la farine, et l'on recommença l'opération. Nous étions dans les conditions les plus favorables ; le temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût donné, la plupart avaient cessé spontanément de toucher le plateau. Le commandement

retentit alors, la chaîne entière est séparée de la table, et en même temps le soufflet la recouvre tout entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, et, pour ne laisser aucun doute, il se renouvelait trois ou quatre fois de suite. Cela fait, la table est scrupuleusement examinée : *aucun doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde*. La crainte de l'effleurer sans le vouloir était même tellement grande, que les mains avaient agi fluidiquement d'une hauteur beaucoup plus considérable que dans les séances antérieures. Chacun avait cru ne pouvoir s'en écarter assez, et ces mains si éloignées du plateau n'avaient eu recours à aucune des manœuvres, à aucune des passes dont nous avons fait usage d'autres fois. Restée à sa place, au-dessus du meuble à soulever, la chaîne avait conservé sa forme ; à peine avait-elle opéré un léger mouvement dans le sens de celui qu'elle provoquait à distance. J'ajoute enfin que nous ne nous sommes pas contentés d'une seule expérience. Toujours, à la suite de plusieurs soulèvements successifs, une vérification attentive a démontré que le nuage de farine, auquel n'avait échappé aucune portion du plateau, était resté absolument intact.

L'auteur apprécie lui-même comme il suit les résultats consignés dans ces procès-verbaux :

« Les phénomènes observés se confirment et se développent. Les grosses tables à quatre pieds font concurrence aux tables à trois pieds. Les poids inertes viennent s'y substituer aux personnes qu'on soupçonnait d'être d'intelligence avec le meuble chargé de les soulever. Enfin la grande découverte arrive à son tour. On commence par continuer sans contact les mouvements ; on finit par les produire ; on parvient même à créer, en quelque sorte, leur procédé, de manière que ces faits extraordinaires se manifestent parfois en séries non interrompues de quinze ou de trente. Les glissements achèvent de mettre en lumière un des côtés de l'action exercée à distance ; ils la montrent impuissante à soulever la table et suffisante pour l'entraîner.

Tel est l'historique rapide de nos progrès ; à lui seul il constitue une preuve solide dont je recommande l'examen aux hommes sérieux. Ce n'est pas ainsi que procède l'erreur. Les illusions enfantées par le hasard ne résistent pas ainsi à une longue étude, et ne traversent pas toute une série d'expériences en se justifiant de plus en plus. Les nombres pensés et la balance de forces méritent une considération spéciale.

Lorsque tous les opérateurs moins un ignorent absolument le chiffre à exécuter, l'exécution (si elle n'est pas fluide) doit procéder, ou de la personne qui sait le chiffre et qui fournit à la fois le mouvement et l'arrêt, ou d'une relation qui s'établit instinctivement entre cette personne qui fournit l'arrêt et ses vis-à-vis qui fournissent le mouvement. Examinons l'une et l'autre hypothèse.

La première est insoutenable, car dans le cas où l'on choisit un pied sur lequel l'opérateur qui sait le chiffre ne peut exercer aucune action musculaire, le pied ainsi désigné ne se lève pas moins à son commandement. La seconde est insoutenable, car dans le cas où l'on indique un zéro, le mouvement qui devrait être fourni ne l'est pas. Bien plus, si l'on met aux prises deux personnes placées aux deux côtés opposés de la table et chargées de faire triompher deux chiffres différents, l'opérateur le plus puissant obtient l'exécution du grand nombre, quoique son vis-à-vis soit intéressé non seulement à ne pas lui fournir les derniers mouvements, mais encore à les arrêter.

Je sais que les nombres pensés n'ont pas bonne réputation ; il leur manque une certaine tournure pédante et scientifique. Cependant je n'ai pas hésité à y insister, car il y a peu d'expériences où se montre mieux le *caractère mixte* du phénomène, la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté. Comme c'est le grand scandale, je ne veux pas en avoir honte. Je soutiens, d'ailleurs, que ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose. La vraie science n'est pas attachée à l'emploi de tel procédé ou de tel instrument. Ce qu'un fluidomètre manifesterait ne serait pas plus scientifiquement démontré que ce qui est vu par les yeux et

apprécié par la raison.

Avançons néanmoins. Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Il en est une qui m'a toujours particulièrement frappé ; c'est celle qui résulte des insuccès. On prétend que les mouvements sont produits par l'action de nos muscles, par notre pression involontaire ! Or, voici les mêmes opérateurs qui, hier, obtenaient de la table l'accomplissement de tous leurs caprices ; leurs muscles sont aussi forts, leur animation est aussi grande, leur envie de réussir est plus vive peut-être ; et néanmoins, rien ! Absolument rien ! Une heure entière se passera sans que la moindre rotation se manifeste ; ou, s'il y a rotation, les soulèvements sont impossibles ; le peu qu'on exécute, on l'exécute mollement, misérablement, et comme à regret. Encore une fois, les muscles n'ont pas changé. Pourquoi cette incapacité subite ? La cause demeurant identique, d'où vient que l'effet varie à ce point ?

Ah ! dira-t-on, c'est que vous parlez des pressions involontaires, et vous ne parlez pas des pressions volontaires, de la fraude en un mot. Ne voyez-vous pas que les fraudeurs peuvent assister à une séance et manquer à, une autre, qu'ils peuvent agir un jour et ne pas se donner tant de peine le lendemain ?

Je répondrai bien simplement, et par des faits.

Les fraudeurs sont absents quand nous ne réussissons pas ! Mais il est arrivé maintes fois que notre personnel ne s'était modifié en aucune manière. Les mêmes personnes, absolument les mêmes, avaient passé d'une puissance remarquable à une impuissance relative. Et ce n'est pas tout. S'il n'est aucun opérateur dont la présence nous ait préservés toujours des échecs, il n'en est aucun non plus dont l'absence nous ait rendus incapables de succès. Avec et sans chacun des membres de la chaîne, nous avons réussi à exécuter toutes les expériences, toutes sans exception.

Les fraudeurs ne se donnent pas tant de peine chaque jour ! La peine serait grande en effet, et ceux qui supposent la fraude ne s'imaginent pas à quels prodiges ils ont recours. L'accusation est d'une absurdité qui touche à la niaiserie, et sa niaiserie lui ôte son venin. On ne s'offense pas de ces choses-là. Mais enfin, admettons pour un instant que Valleyres soit peuplé de disciples de Bosco, que la prestidigitation y soit généralement pratiquée, et qu'elle ait été appliquée cinq mois durant sous nos yeux, sous les yeux de nombreux et très soupçonneux témoins, sans qu'une seule perfidie ait été signalée. Nous avons si bien caché notre jeu, que nous avons inventé une télégraphie secrète pour les nombres pensés, un tour de doigt particulier pour ébranler les masses les plus énormes, une méthode pour soulever graduellement les tables que nous avons l'air de ne pas toucher. Nous sommes tous des menteurs ; tous, car il y a longtemps que nous nous surveillons réciproquement et que nous ne dénonçons personne. Bien plus, la contagion de nos vices est tellement prompte, que dès que nous admettons un étranger, un témoin hostile dans notre chaîne, il devient notre complice ; il ferme volontairement les yeux sur les signes transmis, sur les efforts musculaires, sur les mouvements suspects répétés et prolongés de ses voisins ! A la bonne heure, accordons tout cela, nous n'en serons pas plus avancés. Il restera à expliquer pourquoi les fraudeurs se reposent parfois au moment même où ils auraient le plus d'intérêt à réussir. Il est arrivé, en effet, que telle séance où nous avons beaucoup de témoins et grand désir de les convaincre, était une séance médiocre. Telle autre, dans les mêmes conditions, était brillante au contraire.

Voilà donc des inégalités réelles et considérables. Et l'on ose nous parler d'action musculaire ou de fraude ! La fraude et l'action musculaire ! Voici une belle occasion de les mettre à l'épreuve. On vient de placer un poids sur la table. Ce poids est inerte et ne peut se prêter à rien ; la fraude est partout peut-être ; elle n'est pas dans les baquets de sable. Ce poids est également réparti entre les trois pieds, et ils vont le prouver en se levant chacun à son tour. La charge totale est de 75 kilogrammes, et nous n'osons guère la porter plus haut, car elle a suffi pour briser un jour notre

table la plus solide. Eh bien ! Qu'on essaye. Puisque l'action musculaire et la fraude doivent tout expliquer, il leur sera facile de mettre la masse en mouvement ! Or, elles n'y parviennent pas : les doigts se crispent et les phalanges blanchissent sans obtenir un soulèvement, tandis que quelques moments après les soulèvements auront lieu sous les mêmes doigts qui effleureront doucement le plateau et ne feront aucun effort, comme il sera aisé de s'en assurer.

Des mesures scientifiques très ingénieuses et dont je n'ai pas le mérite nous ont mis à même de traduire en chiffres l'effort qu'exige la rotation ou le soulèvement de la table ainsi chargée. Avec ce dernier poids, la rotation s'obtient au moyen d'une traction latérale de 8 kilogrammes environ, tandis que le soulèvement ne s'obtient que par une pression perpendiculaire de 60 kilogrammes au moins (que nous réduirons cependant à 50, si l'on veut, dans la supposition qu'elle ne serait pas absolument verticale) ; de là plusieurs conséquences.

D'abord, l'action musculaire peut faire tourner, mais elle ne peut pas soulever. En effet, les dix opérateurs ont 100 doigts appliqués au plateau. Or, la pression verticale ou quasi-verticale de chaque doigt ne saurait dépasser 300 grammes en moyenne, la chaîne étant composée comme elle l'est. Ils ne développent donc qu'une pression totale de 30.000 grammes ou de 30 kilogrammes, très insuffisante pour opérer le soulèvement.

Ensuite il arrive ceci de frappant, que le phénomène dont l'action musculaire viendrait aisément à bout est précisément celui que nous obtenons le plus rarement, le plus difficilement, et que le phénomène auquel l'action musculaire ne parvient pas est celui qui se réalise le plus habituellement lorsqu'on forme la chaîne. Pourquoi notre impulsion involontaire ne ferait-elle pas toujours tourner la table ? Pourquoi notre fraude ne se procurerait-elle pas toujours un tel triomphe ? Pourquoi ne parvenons-nous d'ordinaire qu'à opérer ce qui est mécaniquement impossible ? Je conseille aux gens qui tiennent à se moquer des tables, de ne pas y regarder de trop près. Qu'ils n'aillent pas surtout donner leur attention à notre dernière preuve, à celle des mouvements sans contact. Elle ne laisserait pas le plus léger prétexte d'incrédulité.

Ainsi le fait est établi. Des expériences multipliées, des preuves diverses, irréfutables, et qu'unit d'ailleurs la plus étroite solidarité, donnent à l'action fluïdique une entière certitude. Ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici auront senti leurs méfiances s'évanouir l'une après l'autre, et leur foi au nouveau phénomène s'affermir progressivement. Ils auront éprouvé ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, car personne n'a opposé plus de difficultés que nous aux tables tournantes, personne ne s'est montré plus curieux et plus exigeant à leur égard.

Ce n'est pas notre faute si les résultats ont été concluants, s'ils l'ont été de plus en plus, s'ils se sont confirmés réciproquement, s'ils ont fini par faire corps et par acquérir un caractère de parfaite évidence. Etudier, comparer, recommencer et recommencer encore, exclure enfin tout ce qui demeurerait contestable en quelque mesure, voilà quel était notre devoir. Nous n'avons eu garde d'y manquer. Je n'affirme rien ici que je n'aie constaté à plusieurs reprises.

Telles sont ces mémorables expériences, dont la valeur sera appréciée de tous les lecteurs. J'ai tenu à reproduire ces procès-verbaux si soigneux, car ils établissent, de leur côté, la réalité absolue et irrécusable de ces mouvements contraires à la loi normale de la pesanteur. Le comte de Gasparin arrive ensuite aux hypothèses explicatives.

Le lecteur aura remarqué le soin que j'ai mis à me renfermer dans la constatation des faits, sans hasarder aucune théorie explicative. Si j'ai employé le mot de *fluïde*, c'était pour éviter les périphrases. La rigueur scientifique aurait exigé, que j'écrivisse toujours « le fluïde, la force, ou l'agent physique quel qu'il soit » ; on me pardonnera d'avoir été un peu moins exact dans mon langage. Il suffisait que ma pensée ne pût être méconnue. Qu'il y ait ici un fluïde proprement dit, c'est ce que je ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, et que cet agent n'est pas surnaturel, qu'il est physique, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine